

À l'automne 1993, à l'Université de Western Ontario au Canada, au colloque organisé par ma collègue Anne-Marie-Picard sur *Le Corps et ses lettres*, je disais textuellement ceci : « *Toute une politique du discours — institutionnalisée jusqu'à l'indécence — s'évertue à nous faire comprendre qu'il nous faut en revenir au corps, comme on devrait sans doute revenir à l'évidence, au point zéro du réel, sans jamais prendre en compte que peut-être le corps, ça n'existe pas, sinon habillé de mots et sous des dehors de mascarade* »... Si après tout je n'étais pas complètement à côté de la plaque, je ne savais pas vraiment ce que je disais. C'était avant que je fréquente en blouse blanche les réalités de l'hôpital dans un département de stomatologie. Avant que j'accuse la vision récurrente des cancers maxillo-faciaux, de ces visages brisés, mutilés, couturés. Avant que j'assiste aux interventions chirurgicales qui travaillent à leur reconstruction.

Dans une salle d'opération, le corps ça existe terriblement, c'est là comme une énormité sans nom, qu'il faut approcher dans sa totale crudité. Comme l'objet d'une évidence, mais sans les vêtements de l'imaginaire, sans le voile du fétiche. Je comprends mieux maintenant que ça m'ait fait peur, avant : je craignais ma réaction *physique* devant une mise à l'épreuve que je voyais comme l'expérience d'un démemberement du corps, de son éclatement en morceaux, aussi bien sûr de sa profanation. Avec en prime toutes les excréments d'usage que cette fracture suppose — le sang en étant la métaphore par excellence — et sur lesquelles se construisent de très utiles déplacements phobiques. Pourtant, sur place et dans l'acte, ce n'est pas la peur que j'ai rencontrée, mais une immense curiosité pour ce corps pas-pareil-à-l'idée-que-je-m'en-faisais, un intérêt de tous les instants pour cet objet *inanimé* — le sommeil du corps opéré est bien un sommeil de plomb, un « coma assisté », très proche de la mort —, pour cet objet-corps, lieu et cause d'intervention afin que la vie lui soit encore possible.

Je n'avais rien d'autre à faire là que regarder. Pour voir. Aussi bien sûr pour essayer de saisir quelque chose de cette opération sur le corps. Alors que la veille je m'inquiétais à l'idée-résistance que je n'avais pas affaire là, que je me mêlais d'une affaire qui n'était pas la mienne, de fait à aucun moment je ne me suis sentie *intruse* dans une scène qui m'aurait exclue, bien au contraire l'expérience me mettait en face d'un réel étrangement familier. Avec l'impression très vive qu'il me fallait à tout prix être attentive à ce dévoilement inattendu dont je sentais pour moi l'importance. Je n'ai pas fini de m'interroger sur le sens à donner à cette épreuve, mais je sais que ça risque de changer pas mal

de choses dans mon rapport à la castration. Pourquoi dans la saisie du *signifiant corps* faut-il toujours osciller — et les analystes me semblent particulièrement vulnérables là-dessus — entre deux positions majeures, opposées en apparence mais dans l'inconscient réconciliées en un même déni de la castration : d'une part, l'idéalisation toute-puissante qui donne la certitude d'une intégrité absolue possible ou/et, d'autre part, la dévalorisation toujours un peu honteuse qui laisse supposer une sorte d'infirmité de nature ? Il me semble maintenant évident que le corps comme signifiant a tout à gagner à éviter ces simplifications douteuses, faites sur fond ou d'assomption ou de dépression, qui le figent en banal support d'un entendement certes commode pour une théorisation à l'emporte-pièce, mais dangereusement *fantaisiste* quand il s'agit de rendre compte de l'énigme d'un corps tout à coup *pas-pareil-à-lui-même* dans un temps d'intervention et sur une scène d'opération qui lui fait signifier autrement les figures de sa jouissance. Peut-être, en effet, la question de l'identité du corps ne peut-elle effectivement se poser que dans le surgissement immédiat d'une *interrogation*. Sur cette interrogation peut alors commencer un travail où le corps n'est plus le signe convenu d'une représentation toute faite, mais plutôt cette forme libre, *transitionnelle* je dirais, champ opératoire et lieu de manœuvre pour une relance de sa propre existence.

Au moment de conclure sur ce qui reste bien entendu en suspens, me revient en mémoire la petite histoire de « la côtelette » que Roland Barthes raconte¹ :

« Voici ce que j'ai fait un jour de mon corps : À Leysin, en 1945, pour me faire un pneumothorax extrapleurale, on m'enleva un morceau de côte, qu'on me restitua ensuite solennellement, trousse dans un peu de gaze médicale (les médecins, suisses, il est vrai, professaient ainsi que mon corps m'appartient, dans quelque état dépiécé qu'ils me le rendent : je suis propriétaire de mes os, dans la vie comme dans la mort). Je gardai longtemps dans un tiroir ce morceau de moi-même, sorte de pénis osseux analogue au manche d'une côtelette d'agneau, ne sachant pas qu'en faire, n'osant pas m'en débarrasser par peur d'attenter à ma personne, bien qu'il me fût assez inutile d'être enfermé ainsi dans un secrétaire, au milieu d'objets « précieux » tels que de vieilles clefs, un livret scolaire, le carnet de bal en nacre et le porte-cartes en taffetas rose de ma grand-mère B. Et puis, un jour, comprenant que la fonction de tout tiroir est d'adoucir, d'acclimater la mort des objets en les faisant passer

Barthes, Roland (1975), *Roland Barthes par Roland Barthes*, Paris, Éditions du Seuil, Coll. « écrivains de toujours ».

² Université du Québec à Chicoutimi

où, sous couvert de les garder vivants, on leur ménage un temps décent de morne agonie, mais n'allant pas jusqu'à oser jeter ce bout de moi-même dans la poubelle commune de l'immeuble, je balançai la côtelette et sa gaze, du haut du balcon, comme si je dispersais romantiquement mes propres cendres, dans la rue Servandoni, où quelque chien dut venir les flairer. »

Ce qu'il me plaît de voir dans ce geste magnifiquement désintéressé de Barthes, dans cette « scène du balcon » au dernier acte du drame spéculaire, c'est précisément

le dépassement de la tentation fétichiste, le rejet du besoin de la relique, le refus d'un objet-corps saturé de sens. Distance prise de soi à soi, marquant le sujet en sa faille pour qu'advienne non pas la schize dissolvante mais l'opération chirurgicale destinée à redonner vie à ce qui se signale comme corps de castration et de deuil réussi.